

# Bibliographie

Objektyp: **ReferenceList**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **23 (1973)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

WALTER JENS : *Am Anfang der Stall, am Ende der Galgen : Jesus von Nazareth*. Stuttgart, Kreuz Verlag, 1972, 123 p.

SCIENCES  
BIBLIQUES

Sous ce titre provocant se cache une traduction en langue allemande de l'évangile selon Matthieu, mais une traduction fort originale. Elle est le fait d'un non-théologien : Walter Jens enseigne la philologie antique et la rhétorique à Tubingue. Etrangère à toute la discussion scientifique qui rassemble et divise les biblistes, mais témoignant d'une précision exemplaire, cette traduction se distingue par une qualité de langue inconnue des exégètes. Elle se veut littéraire, au bon sens du terme. Le texte, traduit dans un vocabulaire moderne et sobre, retrouve sa fluidité, son dynamisme et son impact. Maîtrisant aussi bien la prose que la versification, Jens montre de manière exemplaire comment un texte vieux de bientôt deux mille ans peut renaître à la vie dans un langage dûment maîtrisé.

JEAN ZUMSTEIN.

WOLFGANG TRILLING : *L'évangile selon Matthieu*. Paris, Desclée, 1971, volume 1 : 226 p., volume 2 : 233 p., volume 3 : 217 p.

L'ouvrage publié par les Editions Desclées est une traduction du commentaire allemand paru en 1962 déjà. L'auteur, Wolfgang Trilling, est bien connu des exégètes depuis la parution de son remarquable ouvrage sur la théologie matthéenne : *Das wahre Israel*. C'est dire qu'il était particulièrement qualifié pour écrire un commentaire du 1<sup>er</sup> évangile. L'ouvrage qu'il propose au public, n'a cependant aucune prétention scientifique : il s'agit d'une *lecture spirituelle* de l'Évangile qui doit inviter le croyant à la méditation et à la prière. Il est dès lors vain et faux d'y chercher une contribution à la solution des problèmes posés par la recherche matthéenne. — Dans les limites inhérentes à un tel genre littéraire, W. Trilling nous propose un ouvrage remarquable. Au-delà de sa simplicité volontaire et de sa visée édifiante, l'exégèse proposée repose sur les méthodes et les résultats les plus récents de la science biblique. On peut pourtant se demander si la volonté de vulgarisation de l'auteur justifie vraiment le silence quasi total observé sur la question synoptique et le *Sitz im Leben* de l'église matthéenne. On regrettera enfin les trop nombreuses fautes d'impression.

JEAN ZUMSTEIN.

RAMÓN TREVIJANO ETCHEVERRIA : *Comienzo del Evangelio*. Estudio sobre el prólogo de San Marcos. Burgos, Ediciones Aldecoa, 1971, xxiii + 273 p. (Publicaciones de la Facultad Teológica del Norte de España, Sede de Burgos, 26.)

L'ouvrage du professeur R. Trevijano Etcheverria est centré sur l'analyse exégétique de Marc 1 : 1-15 et vise à dégager les implications historiques ainsi que la portée théologique de ce texte. Cette étude, très fouillée, se situe à divers

niveaux : examen des problèmes textuels ; description de la façon particulière dont Marc utilise ses sources ; comparaison avec les textes parallèles des trois autres évangiles, destinée à montrer dans quelle mesure la perspective adoptée par Marc y est suivie, développée ou modifiée, dans quelle mesure aussi les différences relevées sont révélatrices des questions débattues dans la communauté primitive (en ce qui concerne la personne et l'œuvre de Jean-Baptiste, par exemple) ; référence à divers courants du judaïsme contemporain (Apocalyptique, Qumrân, Josèphe, rabbinisme) afin de délimiter la voie originale frayée par la tradition évangélique ; enfin, recours à des textes de la tradition ecclésiastique ultérieure (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> siècles) pour éclairer certains points. — Selon l'auteur, Marc aurait réagi contre la conviction de l'imminence de la fin propre à des cercles judéo-chrétiens apocalyptiques. Pour le deuxième évangéliste, le temps de Jésus est le temps de l'Évangile (cf. Marc 1 : 1), qui se poursuivra après Pâques par le temps de l'évangélisation confiée à l'Église, temps indéfini (cf. 13 : 32). — Parmi les aperçus très divers de l'ouvrage, cette distinction entre perspective eschatologique et perspective apocalyptique joue un rôle important. Elle est fondamentale déjà en ce qui concerne la personne de Jean-Baptiste et son lien avec le début du temps de l'Évangile.

JEAN-CLAUDE MARGOT.

MAX ALAIN CHEVALIER : *La prédication de la croix*. Paris, Le Cerf, 1971, 103 p. (Avenirs, 17.)

Ce petit ouvrage, il est au format des livres de poche, rendra service aux pasteurs dans leur travail de préparation à la prédication. Son grand mérite consiste à montrer la richesse du témoignage néo-testamentaire rendu au crucifié, richesse que les différentes traditions ecclésiastiques ont toujours tendance à réduire. — Dans une première partie, l'auteur cherche à faire l'inventaire des différentes interprétations de la croix dans le Nouveau Testament et à en opérer le classement, s'attachant plus particulièrement aux écrits de Paul, à l'épître aux Hébreux, au IV<sup>e</sup> Évangile et à Marc. La diversité des témoignages et leurs discordances démontrent que « le signifié reste au-delà des signifiants ». — Cette richesse doit faciliter la réflexion qui a pour but de discerner comment il convient de prêcher la croix à l'homme d'aujourd'hui en distinguant ce qui est « adaptation opportune et conformation douteuse ». C'est là le thème de la deuxième partie de l'ouvrage. Avouons qu'elle nous a quelque peu déçu. Elle reste, dans sa description de la situation de l'homme contemporain, terriblement fragmentaire et frise la superficialité. Elle eût mérité de plus amples développements. L'ouvrage se termine par une application de la prédication de la croix à la sainte Cène, en tenant compte des différentes étapes de l'année ecclésiastique.

H. ETIENNE DU BOIS.

J. BLINZER, etc. : *Jésus dans les évangiles*. Paris, Le Cerf, 1971, 169 p.

Il s'agit de la traduction, par A. Liefoghe, d'un ouvrage paru en allemand, sous le même titre, en 1970 (Stuttgart, Katholisches Bibelwerk). Six biblistes catholiques allemands s'y expriment sur « Le Jésus historique » (F. Mussner), « La prédication de Jésus dans la source des Logia » (P. Hoffmann), « La prédication de Jésus dans l'évangile de Marc » (J. Blinzer), « La prédication de Jésus

dans l'évangile de Matthieu » (H. Geist), « La prédication de Jésus dans l'évangile de Luc » (G. Voss) et « La prédication de Jésus dans l'évangile de Jean » (H. Leroy). Comme ces exposés ne se réfèrent pas les uns aux autres, et qu'ils n'abordent pas les mêmes questions pour chaque évangile, il est difficile, parmi toutes les choses excellentes avancées, d'y relever une ligne de comparaison critique. La thèse générale est que « la tradition évangélique du Nouveau Testament... n'a pas fait disparaître le Jésus historique, mais qu'elle l'a pleinement gardé pour l'Eglise postpascale » (Mussner, p. 23). Comme, par ailleurs, les singularités christologiques de chaque évangile sont soigneusement relevées, on se demande s'il est vraiment possible de parler de *la* tradition, au singulier, sur *le* Jésus historique. Nous avons surtout apprécié l'exposé sur la théologie des Logia, cette collection archaïque de paroles de Jésus utilisée par Matthieu et Luc. Dans le langage mythique et apocalyptique de leur temps, ces Logia fournissent « un apport théologique capital : ils placent le Fils de l'homme dans l'histoire et emplissent l'attente de l'avenir d'un souvenir concret » (p. 41). Moins convaincante nous a paru l'interprétation très « ecclésiastique » du premier évangile par H. Geist. Partant de l'idée que « la communauté matthéenne reconnaît le Seigneur qui agit au milieu d'elle dans l'image du Jésus terrestre » (p. 94), l'auteur pense que l'intention majeure de cet évangile est de « porter un regard plus profond sur le présent grâce aux traditions anciennes sur Jésus » (p. 116). Cette intention n'est-elle pas plutôt, contre un prophétisme de type illuministe, de nous rappeler les injonctions éthiques de celui que certains disciples de Jésus invoquent un peu facilement ? De riches indications bibliographiques accompagnent chaque chapitre, mais les travaux qu'elles signalent ne sont malheureusement pas discutés dans les exposés.

PIERRE BONNARD.

JOSEPH REUSS : *Les deux lettres à Timothée*. Traduit de l'allemand par Carl de Nys. Paris, Desclée, 1971, 202 p. (Parole et prière.)

Comme les autres ouvrages de la collection *Parole et Prière* (cf. cette revue 1971, p. 272) ce volume veut être une « invitation à la lecture savoureuse du Nouveau Testament » ; sans entrer dans des discussions exégétiques proprement dites (on n'y trouve ni notes critiques ni bibliographie), il nous offre un bon commentaire édifiant qui tient généralement compte des résultats de la recherche récente. — Les deux lettres à Timothée auraient été intégralement rédigées par Paul lui-même aux environs de l'année 65 (p. 10), respectivement au retour d'un dernier voyage à Ephèse et lors de sa dernière captivité à Rome. (Une note bienvenue du traducteur, contestant leur authenticité paulinienne, contredit l'auteur sur ce point.) Ces deux lettres ont pour but de « consolider la position du collaborateur et maintenant vicaire de Paul dans la communauté » (p. 21) et d'« exposer à son vicaire les tâches qui seront les siennes à Ephèse » (p. 10) : s'opposer à ceux qui enseignent des doctrines erronées (des hérésies juives gnosticiennes, cf. p. 11 et 73 ss), développer l'organisation de la communauté, et se soucier de la vie et du bon enseignement de l'église à Ephèse. — Le commentaire souffre parfois de l'option de l'auteur pour l'authenticité des deux épîtres. D'autre part, peut-on sans autres dire de Timothée qu'il est le *vicaire* de Paul, expliciter presbytres par *prêtres* (p. 97 ss) et parler à plusieurs reprises de *discipline ecclésiastique* (cf. p. ex. à propos de I Tim 5 : 19 ss, p. 98) ? Malgré quelques imprécisions de ce genre, nous avons là un bon ouvrage à mettre entre les mains des laïcs.

FRANÇOIS VOUGA.

RENÉ KIEFFER : *Essais de méthodologie néo-testamentaire*. Lund, Gleerup, 1972, 86 p.

Ces essais couvrent un champ d'investigation très large puisqu'ils concernent aussi bien les démarches les plus générales de la communication d'esprit à esprit que les techniques particulières à l'exégèse néo-testamentaire. Plus encore : avant d'en arriver, dans un dernier chapitre, à l'« élaboration d'une synthèse méthodologique », l'auteur nous offre un exemple concret d'interprétation, l'exégèse des Béatitudes évangéliques (p. 26-50). L'étendue de ce propos pouvait faire craindre les pires simplifications, mais tel n'est pas le cas. L'auteur demeure constamment circonspect et informé. Il préconise une méthode ouverte et pluraliste : « ... il est pratiquement impossible de mettre en œuvre séparément diverses méthodes : méthodes dites historiques qui essaient de cerner un objet conçu comme situé dans le temps, méthodes structuralistes qui s'attachent davantage aux catégories permanentes de l'esprit, enfin méthodes plus théologiques qui essaient d'engager le sujet en fonction d'une foi qui s'approprie l'objet » (p. 78). Nous avons particulièrement apprécié les précisions sur les notions de pertinence et de niveau d'analyse (p. 24 s.), sur la dénotation, la connotation et les paradigmes (p. 43 ss.), sur « les difficultés presque insurmontables » que rencontre l'analyse des sources (p. 60) : « On peut se demander, au niveau présent d'analyse, s'il ne vaut pas mieux explorer pas à pas le matériel disponible, établir les relations entre les mots et les phrases, selon des schèmes grammaticaux, lexicographiques et sémantiques » (ibid.). Peut-être moins convaincantes sont les pages consacrées à la distinction entre sens et signification (p. 46ss.). Mais, là encore, l'auteur reste conscient de ses limites : « Le rôle de l'interprétation est de dégager le mieux possible le sens du texte, tout en entourant ce sens d'une signification qui ne jure pas trop avec le sens dégagé. Ceci est bien sûr un idéal, peut-être rarement atteint » (p. 47 n. 68). Une riche bibliographie et un Index des auteurs terminent cette initiation bienvenue.

PIERRE BONNARD.

HISTOIRE  
DE L'ÉGLISE  
ET DE  
LA PENSÉE  
CHRÉTIENNES

JONATHAN EDWARDS : *The Great Awakening : A Faithful Narrative, The Distinguishing Marks, Some Thoughts Concerning the Revival, Letters Relating to the Revival, Preface to True Religion* by Joseph Bellamy. Edited by C. C. Coen, Professor of Church History, Wesley Theological Seminary. New Haven and London, Yale University Press, 1972, xii + 595 p.

Ce quatrième volume de l'édition de Yale, en cours de publication, des œuvres de Jonathan Edwards comprend, avec un certain nombre de documents annexes, les trois traités, datant respectivement de 1737-1738, 1741 et 1743, intitulés en bref *A Faithful Narrative of the Surprising Works of God* (p. 130-211), *The Distinguishing Marks of a Work of the Spirit of God* (p. 215-288) et *Some Thoughts Concerning the Present Revival of Religion in New England* (p. 291-530), traités inspirés par les deux grands mouvements de réveil (de là le titre, *The Great Awakening*, donné par l'éditeur à ce volume) qui provoquèrent un nombre impressionnant de conversions en Nouvelle Angleterre, le premier en 1734-1735, le second de 1740 à 1743. — Du premier de ces mouvements de réveil, l'éloquence persuasive de Jonathan Edwards, alors pasteur de l'église de Northampton dans le Massachusetts, fut responsable et son *Faithful*

*Narrative* de 1737-1738 en est, en effet, le récit fort fidèle. Sans jamais s'y mettre en avant, il en rend responsable l'action du Saint-Esprit s'exerçant par l'intermédiaire, d'une part de Solomon Stoddard (propre grand-père de Jonathan Edwards) au cours d'un ministère de 60 ans dans cette même paroisse de Northampton, d'autre part des pasteurs des différentes paroisses du Massachusetts et du New Hampshire où Edwards lui-même, en 1734 et 1735, avait conduit une campagne de réveil. Le *Faithful Narrative* décrit le processus des conversions ainsi obtenues, dont Edwards cite en terminant les deux plus remarquables, celle d'une jeune malade adulte et celle d'une fillette de quatre ans (!), chez qui la conviction toujours plus pressante de leurs péchés avait été finalement remplacée par celle de la grâce rédemptrice. — Si réel et si efficace que fût ce premier réveil, l'extrême ferveur qui l'avait accompagné n'avait point duré, et le suicide, le 1<sup>er</sup> juin 1735, de Joseph Hawley, oncle par mariage de J. Edwards (« préoccupé depuis longtemps de la condition de son âme, » écrivit alors Edwards dans une lettre citée, p. 109-110, par M. Goen, « mon oncle Hawley (...) était tombé dans une mélancolie profonde, infirmité à laquelle sa famille est très sujette »), avait montré le danger inhérent à ces campagnes de réveil en même temps qu'il en marquait l'échec, pour le moment tout au moins, échec très loyalement reconnu par Edwards à la fin de son *Faithful Narrative*, immédiatement après les deux remarquables cas de conversions réussies ci-dessus mentionnées. — Une seconde campagne de réveil, plus longue et plus passionnée, commença en automne 1743. Conduite par l'évangéliste anglais George Whitefield et par ses disciples américains Gilbert Tennent et James Davenport, elle provoqua une série de conversions spectaculaires, accompagnées souvent de convulsions, syncopes et autres manifestations d'hystérie individuelle ou collective. Edwards, bien que choqué par ces manifestations, admirait le zèle évangélique de Whitefield et de Tennent, sinon de Davenport, en qui il voyait avec raison un dangereux fanatique. Il prononça le 10 septembre 1741 devant les professeurs et les étudiants du Collège de Yale un sermon où, défendant Whitefield et Tennent contre leurs détracteurs, il mettait en garde ses auditeurs contre la tentation de condamner le Réveil en ne considérant que ses excès. Dans ce sermon, publié la même année encore sous le titre significatif : *The Distinguishing Marks of a Work of the Spirit of God*, Edwards se préoccupait d'établir les critères permettant de reconnaître, dans une conversion, l'opération véritable du Saint-Esprit. Loin de calmer, en les éclairant, les esprits, le sermon d'Edwards provoqua une violente controverse, où Edwards fut fort maltraité par les « anti-revivalistes », théologiens rationalistes et sceptiques alors en forte majorité à Yale. Edwards jugea en conséquence nécessaire d'exposer plus longuement et plus méthodiquement son point de vue sur le Réveil. Il le fit, en 1743, dans un traité en cinq parties, modestement intitulé *Some Thoughts Concerning the Present Revival of Religion in New England*. — Edwards, dans ce traité, après avoir posé en principe, comme il l'avait déjà fait dans le sermon de 1741, que le mouvement de réveil, malgré ses excès, était une indéniable opération de la grâce de Dieu, décrit avec une éloquence convaincante (et d'autant plus convaincante que l'expression en est très sobre) l'état bienheureux du pécheur repentant et converti en qui le sentiment terrifiant de son indignité est inséparable de la joie qu'il ressent à éprouver la toute-puissance de la grâce d'un Dieu de pardon et d'amour. De façon plus pressante encore que dans son sermon de 1741, Edwards met en garde ses lecteurs contre la présomption spirituelle et le manque de charité tant des convertisseurs et des convertis, enclins à accuser de tiédeur sinon de froideur

leurs adversaires, que des anti-revivalistes, taxant de fanatisme aveugle, voire de folie, convertisseurs et convertis. Qui a le droit, s'écrie Edwards, citant ici saint Paul et saint Jacques de s'ériger en juge de ses frères et qui, à part Dieu, saurait décider « qui est en état de grâce et qui ne l'est pas » ? — L'éloquent appel d'Edwards à la charité chrétienne de ses lecteurs ne fut guère entendu et, loin de s'unir, comme il les y invitait, dans la pratique du jeûne, de la communion, de la prière, de la sévérité envers soi-même et de la charité envers les autres, partisans et adversaires du Réveil se livrèrent à de nouvelles et violentes controverses dont le résultat malheureux fut, d'une part, la création de sectes toujours plus intransigeantes et obscurantistes, de l'autre le dessèchement progressif d'une orthodoxie devenue bientôt, comme Edwards l'avait craint, plus déiste que véritablement chrétienne. Edwards lui-même, jugé trop exigeant et trop fervent par ses paroissiens de Northampton, fut mis à pied par eux en juillet 1750, triste fin d'un ministère qui, en 1742 encore, avait obtenu les plus grands succès. — La présente édition des traités d'Edwards sur le Grand Réveil réunit pour la première fois ces trois ouvrages en un seul volume, dans un texte établi par le professeur Goen sur la base des meilleures éditions contemporaines. Accompagné d'un petit nombre de notes explicatives ou critiques, il est précédé d'une introduction de 95 pages replaçant les trois traités dans leur contexte historique, biographique et psychologique. La reproduction en fac-similé de la page-titre des éditions originales ajoute à l'intérêt de cette présentation des trois textes. Un index, qui m'a paru fort bien fait, et un répertoire des citations bibliques facilitent la consultation de cet ouvrage qui fait grand honneur au professeur Goen de même que sa belle impression fait honneur à la Yale University Press.

† RENÉ RAPIN.

CARLO PORRO : *La controversia cristologica nel periodo modernista*. (1902-1910) Varese, La scuola cattolica, 1971, 247 p.

La thèse, défendue par Carlo Porro devant la Faculté pontificale de théologie à Milan, est un ouvrage ardu mais consciencieux et objectif. L'importance donnée à la christologie des modernistes peut surprendre en un premier moment car c'est accidentellement que la plupart d'entre eux l'ont abordée. Mais le point de vue de Carlo Porro est très soutenable. C'est lorsqu'ils ont touché à la christologie que certains problèmes sont devenus brûlants. La christologie posait donc des questions essentielles. L'analyse des positions christologiques prises par Loisy, Blondel, von Hugel, Tyrrell et Le Roy est faite avec une belle honnêteté. Il est intéressant de voir à quel point les idées de Blondel sur la nature de la tradition annoncent celles de certains théologiens catholiques actuels. On peut faire la même remarque au sujet des théories de Le Roy sur le dogme. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir étudié avec soin l'ouvrage très riche et trop oublié de George Tyrrell : *Le christianisme à la croisée des chemins*. — Les réponses de la théologie catholique, à part celles de Laberthonnière, du P. Lagrange et de Mgr Mignot furent plutôt faibles. Et l'auteur constate, avec une discrétion prudente, que si le décret *Lamentabili* et l'encyclique *Pascendi* ont étouffé et condamné le modernisme, ces documents n'ont pas répondu aux questions qu'il posait. Mais malgré les réactions très dures de l'autorité, malgré un long engourdissement, la pensée catholique, après la crise moderniste, ne pouvait plus définitivement se replier sur elle-même et ignorer le monde actuel.

LYDIA VON AUW.

W. K. C. GUTHRIE : *The Sophists*. Cambridge, At the University Press, 1971, 345 p. — *Socrates*. Cambridge, At the University Press, 1971, 200 p.

HISTOIRE  
DE LA  
PHILOSOPHIE

Le troisième volume de l'ouvrage bien connu du professeur Guthrie *A History of Greek Philosophy*, paru en 1969 sous le titre *The fifth-century enlightenment*, s'est très rapidement imposé comme l'une des meilleures vues d'ensemble sur la pensée des sophistes et de Socrate. Les deux parties de ce livre paraissent maintenant séparément, sous forme de volumes brochés d'un prix très accessible. — Comme le dit bien l'introduction au volume sur les sophistes (p. 3), la philosophie grecque du V<sup>e</sup> siècle soulève des questions brûlantes qu'il est difficile de discuter, même aujourd'hui, d'une manière impartiale. M. Guthrie aborde ces questions avec prudence et modération, sans jamais tomber dans les prises de position partisans. Mais cela ne l'empêche pas de recréer d'une manière vivante le climat intellectuel du V<sup>e</sup> siècle et de faire pleinement ressortir l'actualité des problèmes soulevés. On ne sait s'il faut davantage admirer l'étendue de l'érudition (qui n'est jamais pesante) ou la clarté de l'exposition. — Sans doute, sur tel ou tel point, on pourra émettre des réserves ou éprouver des regrets. C'est ainsi que, selon nous, M. Guthrie ne discute pas d'une manière suffisante le point de vue d'O. Gigon sur Socrate ou l'interprétation que M. Untersteiner a donnée du fragment I de Protagoras (sur l'homme-mesure). — Il n'en reste pas moins que son livre est un ouvrage de base, appelé à rendre les plus grands services. Ajoutons que sa lecture est fort aisée, même si l'on sait mal l'anglais.

ANDRÉ VOELKE.

DIETRICH ROLOFF : *Plotin, die Gross-Schrift, III, 8, V, 8, V, 5, II, 9*. Berlin, Walter de Gruyter, 1970, 246 p. (Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte, Band 8.)

Cet ouvrage constitue le premier commentaire philosophique continu de traités de Plotin. Que cet auteur ait découragé jusqu'ici ce genre littéraire, nul ne s'en étonne qui a pratiqué quelque peu les *Ennéades* : la difficulté qu'elles présentent à l'analyse détaillée et exigeante est considérable. Il faut donc se féliciter de trouver ici l'explication approfondie d'une série de traités capitaux du maître d'Alexandrie, dont Harder a reconnu l'unité et qui concernent la contemplation, le beau, le bien et les gnostiques. Le but du commentateur n'est pas de relever les sources de Plotin ni de comparer sa pensée à celle des philosophes postérieurs ni d'accumuler les références aux critiques modernes ; il n'est pas non plus d'orner le texte plotinien de ses réflexions personnelles : il est de lire Plotin ligne par ligne, en marquant les subdivisions de sa pensée, en explicitant son intention et son raisonnement et en s'efforçant d'éclairer, éventuellement de critiquer, l'auteur par lui-même. Cette analyse sérieuse rendra de grands services et fournira un modèle digne d'être imité. Des schémas, une bibliographie et des index complètent ce travail. Il faut avouer cependant que ce commentaire est écrit dans une langue difficile et que son intelligence impose pas mal d'effort. Sa lecture n'est pas toujours plus aisée que celle de Plotin lui-même.

FERNAND BRUNNER.



NICOLAS OF AUTRE COURT : *The Universal Treatise*. Translated by Leonard A. Kennedy, Richard E. Arnold, Arthur E. Millward, with an Introduction by Leonard A. Kennedy. Milwaukee, Marquette University Press, 1971, 166 p.

Poursuivant son entreprise de traduction de textes médiévaux, la Marquette University Press donne ici un curieux document du XIV<sup>e</sup> siècle. Nicolas d'Autrecourt est connu pour son non-conformisme, mais on ne parle de lui le plus souvent que par ouï-dire. Il est donc agréable d'avoir aujourd'hui un accès facile à son traité grâce à l'équipe de traducteurs réunis ici. L'introduction présente brièvement la vie et les œuvres de Nicolas, puis résume son texte en une vingtaine de pages. Hostile à Aristote et à Averroès, Nicolas défend des thèses absolument opposées aux doctrines reçues : l'éternité des choses, l'existence des atomes, celle du vide, l'identité de la quantité et de la substance matérielle, etc. Il a eu, on le sait, des difficultés avec la cour d'Avignon. Nicolas ne croit pas tout ce qu'il soutient : il veut polémiquer contre Aristote. L'auteur de l'introduction pense que Nicolas n'est pas un sceptique à proprement parler, puisqu'il admet qu'il y a des connaissances certaines et d'autres probables ; mais Nicolas ne laisse pas d'admettre que la plupart du temps la philosophie n'atteint que des probabilités, et même que certains de ses enseignements les plus probables sont faux. On a fait de lui un Hume médiéval.

FERNAND BRUNNER.

LEIBNIZ : *Œuvres*, éditées par Lucy Prenant, tome I. Introduction, textes et commentaires. Paris, Aubier Montaigne, 1972, 490 p.

On attendait depuis longtemps la deuxième édition du choix de textes de Leibniz publié par M<sup>me</sup> Prenant chez Garnier en 1940. M<sup>me</sup> Prenant a remanié son ouvrage en modifiant l'introduction dans la section relative à la formation du système leibnizien et en introduisant de nouveaux textes, en particulier des lettres ou des fragments de lettres, la Brève démonstration d'une erreur mémorable de Descartes, les Réflexions sur la partie générale des Principes de Descartes, les Remarques sur les objections de Foucher et la correspondance avec Clarke. Les textes retenus se succèdent dans l'ordre chronologique ; ils sont traduits chaque fois que cela est nécessaire ; les textes des correspondants de Leibniz sont résumés. — Ce livre contient des traductions qui n'existent pas ailleurs. Il rendra donc service. Mais les traductions nouvelles qu'il présente ne sont pas toujours supérieures à celles qui existent déjà. Le souci de la littéralité semble nuire parfois à la clarté. Il suffit pour s'en convaincre de comparer les phrases suivantes qui traduisent le même texte latin : « Il suit de là évidemment que, par une éternité prêté (*sic*) au monde, on ne peut non plus esquiver la raison dernière des choses et extérieure au monde — c'est-à-dire Dieu » (M<sup>me</sup> Prenant, p. 339) ; « D'où il est manifeste que, même en supposant le monde éternel, on ne saurait éviter la nécessité d'admettre que la raison dernière des choses est au-delà du monde, qu'elle est Dieu » (Schrecker, *Opuscules philosophiques choisis*, Paris, 1954, p. 84). — On ne rencontre pas, dans ce tome, les commentaires que la page de titre annonce ; on les trouvera sans doute dans le tome II. Quant aux très nombreux appels de notes dont les textes de Leibniz sont ornés, ils renvoient sans doute aussi au tome II. Et pourquoi intituler cet ouvrage « Œuvres » et non pas « Œuvres choisies », comme dans la première édition ?

FERNAND BRUNNER.

---

Ont collaboré à ce numéro 1973 — II :

Stanislas Breton : 1, Rue du Sud, F-92 Clamart

Fernand Brunner : 16, Route des Joyeuses, 2016 Cortaillod

Heinrich Dörrie : Besselweg 16, D-44 Münster

Maurice de Gandillac, 3, Rue Rigaud, F-92 Neuilly-sur-Seine

Pierre Hadot : 2, Rue Tolstoï, F-91 Limours

Jean Trouillard : 92, Rue d'Alésia, F-75 Paris 14<sup>e</sup>